Raconte moi une histoire

d'un nouveau *genre ...*

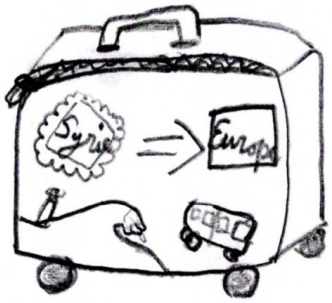
La princesse syrienne

Il était une fois, une jeune princesse nommée Sara. Elle était de taille moyenne, très fine et avait le teint mat. Son visage était d'une douceur sans égale. Sara avait des yeux brun noisette. La jeune fille avait gardé son innocence et sa gaieté d'enfant. Elle ne connaissait pas grand chose du monde extérieur, toujours choyée par ses parents. Son père, le roi, et sa mère, la reine, régnaient sur la Syrie. Mais leur pays était en guerre.
Alors, un jour, leurs parents annoncèrent à Sara et à sa sœur aînée, Aisha, qu'elles devaient fuir le pays. Sans eux, car leurs obligations les retenaient dans leur pays natal. Sara et sa sœur ne voulaient pas partir, elles allaient se retrouver seules face aux difficultés du voyage. Sara avait peur. Peur de quitter ses parents. Peur du périple qui l'attendait. Sa sœur avait seulement dix-neuf ans et elle quatorze. Les deux soeurs réalisèrent, pour la première fois, la réalité de la situation. La guerre s'aggravait au point qu'elles étaient obligées de partir.

Le roi et la reine restèrent sur leurs positions et leurs deux filles cédèrent, se rendant compte que c'était ce qu'il y avait de mieux. Alors, elles prirent le maximum d'argent qu'elles arrivaient à cacher sur elles, un téléphone portable chacune, leurs papiers d'identité et partirent. Sans un adieu pour leurs amis. Cela devait se faire dans la discrétion.

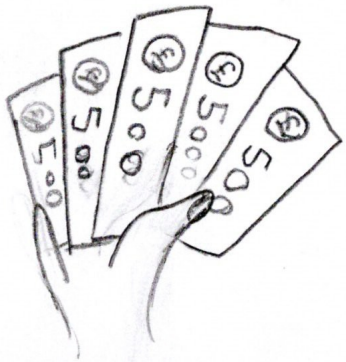
Elles traversèrent la Syrie depuis Damas jusqu'à Afrin en camionnette.

Normalement, cela aurait dû prendre deux heures, mais la route n'était pas sûre. Il y avait régulièrement des attaques de Daech. Les deux jeunes filles étaient terrifiées. Des hommes vêtus de la tête aux pieds de noir barraient fréquemment la route, interceptant des camionnettes au hasard. Ils étaient toujours nombreux et surtout, toujours armés. Sara et Aisha eurent de la chance, on n'intercepta jamais leur véhicule, mais elle avaient entendu des rumeurs. Apparemment, les agresseurs pointaient les fusils sur le groupe et les menaçaient jusqu'à obtenir de l'argent. Parfois, une balle était tirée en plein dans le crâne d'un homme, servant ainsi d'exemple aux conséquences d'une rébellion. Le trajet prit donc sept heures à la place de trois.



Les deux princesses réussirent à passer la frontière syrienne légalement avec un passeport, mais elles durent payer mille livres chacune. Puis, les deux jeunes filles prirent un ferry pour aller en Turquie. Il n'y avait pas besoin de visa pour la Turquie. Ensuite, elles se rendirent à Istanbul pour trouver un passeur. Les deux jeunes femmes montèrent dans un bus bondé d'Istanbul à la côte.

Le groupe arriva à la côte et le passeur sortit deux bateaux pneumatiques du rangement pour les valises. Il y avait deux bateaux pour quarante personnes. Chacun dut payer 1500 livres.



Avant, cet argent, Sara le dépensait sans compter.
Maintenant, chaque livre dépensée lui faisait mal. Tout le monde se rua vers les bateaux, essaya de s'y entasser, mais se rendit vite compte que ce n'était pas possible. Seulement la moitié des personnes pouvait rentrer dans ces deux bateaux pneumatiques. Alors, tout le monde commença à se bousculer. Chacun voulait une place et chacun était prêt à tout pour celle-ci. Sara reçut un coup au visage, elle s'écarta alors des embarcations. De loin, la scène avait l'air bestiale. C'était terrifiant. Aisha abandonna également vite et rejoignit sa sœur. Sur la plage, les gens continuaient à se battre. Ils se poussaient, se tiraient les cheveux et n'hésitaient pas à utiliser leurs poings. La scène dura un bon moment, puis il n'y eut plus que les « vainqueurs » qui

s'entassèrent à douze dans chaque bateau. Les autres étaient bien amochés et surtout, dégoûtés. Les gagnants du combat partirent avec, à la barre, un des voyageurs à qui le passeur avait expliqué durant deux minutes le fonctionnement d'un moteur. Sara et sa sœur durent attendre une semaine sur la côte avant de pouvoir, à leur tour, monter dans un bateau. Elles durent payer encore cent livres, en plus des 1500 payées auparavant, soit-disant car ils avaient dû faire apporter d'autres embarcations. Dans leur bateau, ils étaient onze. Parmi ces onze personnes, il y en avaient qui avait déjà essayé de traverser une ou deux fois. Des gens qui avaient peur, froid et faim. Une femme enceinte prête à risquer sa vie et celle de son enfant pour partir. Ils n'étaient même pas partis que le bateau tanguait et risquait à tout moment de se renverser.
Sara était blottie contre sa sœur, elle avait froid. Au début, les gens parlaient, faisaient connaissance et se racontaient ce qu'ils feraient une fois là-bas. Un vieil homme voulait rejoindre sa femme et ses enfants qui étaient déjà en Allemagne. La femme enceinte voulait juste que son enfant n'ait pas à craindre qu'un obus lui arrive dessus chaque seconde.
Tout se déroulait lentement, les gens s'étaient tus, trop fatigués pour maintenir la conversation. Chaque infime souffle de vent venait faire tanguer le bateau encore un peu plus à chaque fois. Sara savait que ce n'était pas bon. Ils étaient onze dans ce minuscule bateau. Onze dans un bateau pour six. Les vagues étaient de plus en plus violentes et elles venaient s'écraser contre la coque du bateau. Les gens se resserrèrent inconsciemment, ils avaient tous peur. Les enfants commencèrent à pleurer, imités par certains adultes. D'autres commencèrent à prier ou encore à fredonner une chanson pour se remonter le moral. Ils étaient beaucoup trop sur ce bateau et ce dernier commençait à prendre l'eau.
Soudain, le vieil homme qui voulait rejoindre sa famille en Allemagne parla :

- Si ça continue comme cela, on va couler. Débarrassez-vous de vos couches en trop et des objets inutiles.

Tout le monde obéit, fouilla ses poches, mais personne n'avait d'affaires inutiles sur lui. Tout le monde n'avait plus que le nécessaire. Trois pulls furent jetés à l'eau, alors que les propriétaires étaient déjà frigorifiés avec. Mais le bateau continuait à prendre l'eau. Ils essayèrent de le vider. Sara fit une coupe avec ses mains, la remplit d'eau et la jeta. Elle répéta ce geste une trentaine de fois, imitée par les autres. Mais l'eau continuait à s'infiltrer dans l'embarcation. Le vieil homme reprit la parole :

- Je vais sortir du bateau et essayer de nager à côté de vous. De toute manière soit quelqu'un se sacrifie, soit on meurt tous. Le choix est vite fait, non ?

Le silence lui répondit. Après tout, personne n'allait l'encourager à mourir, mais personne n'allait l'en empêcher non plus. Cela pourrait permettre de leur sauver la vie. Alors le vieil homme se laissa tomber sur le côté. Il remonta à la surface et essaya de nager un peu. La femme enceinte le remercia. Les autres firent pareil. Mais Sara ne le remercia pas car elle savait que cela sonnerait creux : on le remerciait pour son suicide. Une larme coula sur sa joue. Elle ne connaissait pas cet homme et pourtant son geste l'avait émue plus qu'elle ne l'avait jamais été auparavant. Cet homme non plus ne les connaissait pas, mais il avait sacrifié sa vie pour le reste du groupe sans hésiter. Les vagues étaient trop fortes, le monsieur n'avait pas assez de force pour continuer à nager à côté. Il sourit alors tristement et se laissa emporter par les vagues. Les cris des enfant reprirent. Sara était terrifiée, tout comme les autres passagers. La jeune princesse n'avait jamais vu quelqu'un mourir sous ses yeux, elle espérait que cela n'arriverait plus jamais. Elle se sentait tellement coupable. Un des passagers finit par sortir de sa torpeur et commença à réciter des prières pour le vieillard, imité par le reste du groupe. Que les gens soient croyants ou non, ils prièrent pour l'homme qui s'était sacrifié pour eux. Même si elle savait que la plupart des passagers priaient en réalité pour qu'il ne se soit pas sacrifié en vain, cette scène redonna de l'espoir à Sara. Après avoir vu la scène de combat sur la plage, des jours auparavant, elle avait été

effrayée de constater ce que les hommes étaient prêts à faire pour sauver leur peau. Mais l'acte de cet homme, ses compagnons de voyages priant à l'unisson, montrait à la jeune princesse qu'il y avait encore de la bonté dans ce monde. Sara essayait de se rendre compte de ce qu'ils avaient déjà parcouru, de ce qu'il leur restait à parcourir surtout. Mais c'était très compliqué de se repérer au milieu de la mer Egée. Puis, elle aperçut une île et tout le monde se mit à crier de joie.
Ils avaient pris environ cinq heures pour arriver sur l'île de Lesbos, en Grèce.
Les Grecs les accueillirent avec de la nourriture, des boissons et les soins nécessaires. Sara pensa au vieil homme. C'était grâce à lui qu'ils étaient arrivés jusque là. Elle pensa à sa famille qui attendait son arrivée depuis si longtemps. Mais, encore une fois, il ne les rejoindrait pas.
Malheureusement, il n'y avait pas assez d'endroits pour dormir, ils voulurent donc les envoyer à Athènes en bateau. Certaines personnes attendaient depuis un peu plus de deux semaines pour pouvoir monter dans le bateau. La priorité était donnée aux enfants. Le groupe de Sara dut attendre cinq jours.
Depuis Athènes, Sara et Aisha durent traverser d'autres frontières. Les deux princesses passèrent par la Macédoine, la Serbie, la Croatie et la Slovénie. A chaque frontière, le groupe se divisait un peu plus. C'était chacun pour soi. Les gens se cachaient dans des buissons, des hautes herbes ou des forêts et attendaient une distraction pour pouvoir passer. Parfois, la distraction prenait des jours à arriver. Sara voulut abandonner plusieurs fois, mais à chaque fois, elle tournait la tête vers sa sœur et se dit qu'elle devait le faire au moins pour elle. Un grand nombre de personnes étaient arrêtées : elles n'avaient pas le droit d'être sur un territoire sans autorisation.
Parfois, Sara et sa sœur marchaient, parfois elles prenaient le bus. Les deux sœurs avaient entendu des histoires de personnes attaquées sur la route, c'est pour ça qu'elles préféraient rester constamment avec un groupe. Même si cela risquait d'attirer l'attention, elles se sentaient plus en sécurité avec autant de gens, mais elles avaient constamment peur d'être volées ou d'être seules. Les deux sœurs n'avaient malheureusement plus assez d'argent pour se payer un abri. Elles dormaient donc, le plus fréquemment, dans la rue. Avec rien d'autres que leurs affaires pour les réchauffer du froid. A la frontière croate, il pleuvait et ils étaient plus de 3000. Tout le monde avait très froid et aucun endroit pour s'abriter.
Tout au long du voyage, il y avait des gens qui étaient là pour les aider, des communautés d'accueil qui leur donnaient à manger ou les soignaient.

Après la Slovénie, elles arrivèrent enfin en Autriche. Epuisées et malades. Mais elles devaient encore prendre un train de Vienne jusqu'à Berlin. Là-bas, leur oncle viendrait les chercher en voiture pour les amener en Suisse. Lorsque les deux jeunes filles arrivèrent à Berlin, avec le peu d'affaires qui leur restait, elles rassemblèrent leurs dernières forces et coururent se jeter dans les bras de leur oncle qui les attendait sur

le quai de la gare. Cela faisait sept ans qu'elle ne l'avait pas vu. Aisha s'écroula aux côtés de sa soeur et de son oncle, elle commença à pleurer. Sara s'écroula à son tour.
Une fois arrivées en Suisse, elles durent s'enregistrer. L'enregistrement prit deux jours. Le premier, ils établirent leur preuve d'arrivée qui servirait de pièce d'identité provisoire. Le deuxième jour, elles passèrent un examen médical.
Après l'enregistrement, les deux soeurs durent faire une demande d'asile auprès du bureau externe suisse pour la migration et les réfugié(e)s. Un interprète les aida à poser leur demande, leur français n'étant pas suffisamment parfait. En attendant que leurs demandes soient traitées, elles furent placées dans un centre d'hébergement pendant vingt-et-un jours. Les nouvelles arrivantes durent expliquer la raison de leur départ et restèrent encore huit jours au centre d'hébergement.
Après des tas de vérifications, elles obtinrent enfin leur permis de séjour. Elles avaient pu l'obtenir, mais le duo avait vu des tas de gens recalés. Renvoyés dans leurs pays. C'était quelque chose de très dur à voir. Les gens en larmes dans le centre car il n'avait plus que cent quarante jours au maximum avant d'être renvoyés.
Une fois leur permis B reçu, les deux soeurs allèrent habiter chez leur oncle. Le permis était valable douze mois, après quoi il devait être renouvelé. Elles appelèrent leurs parents pour leur annoncer la bonne nouvelle. Ils se parlèrent pendant un bon moment et promirent de se rappeler prochainement.
Un mois après, Aisha passait de petit boulot à petit boulot et Sara fut envoyée à l'école. Sa famille lui manquait énormément, ses anciens amis aussi et il allait être dur de s'en faire des nouveaux.
Sara fut dans une classe d'accueil pendant un an. Elle s'y fit des amis et apprit à s'intégrer dans son nouveau pays. Sara était généralement plus proche des garçons car avec tout ce qu'elle avait vécu, l'énorme curiosité de certaines filles lui rappelait trop de souvenirs douloureux et la rendait mal à l'aise. Sa soeur trouva enfin un travail stable dans un bar. Et elles durent renouveler la procédure de demande d'asile. La demande fut acceptée pour une année encore. Elles seraient en danger si elles retournaient à Damas. Sara fut intégrée dans une classe de dixième, alors qu'elle avait quinze ans. Mais le niveau d'apprentissage de Damas était différent et elle n'avait pu rattraper tout son retard dans sa classe d'accueil.

Sara rentra dans sa classe, prit place à l'endroit que sa prof principale lui avait désigné et regarda autour d'elle. Personne ne se souciait d'elle, personne ne la dévisageait. Enfin personne ne la dévisageait elle en particulier car la plupart des gens regardaient autour d'eux. En vérité, la moitié des gens ne se connaissaient pas entre eux. Elle n'était donc pas la nouvelle arrivée de classe d'accueil !
Ils durent se présenter, lire le règlement et recevoir leurs emplois du temps. Sara resta seule à la pause, mais une camarade de classe vint lui poser plein de questions,

rejointe par ses amies. Sara répondit poliment à quelques unes et ignora celles auxquelles elle ne voulait pas répondre. Au bout d'un moment, elle se sentit oppressée et sortit du groupe. Les filles la dévisagèrent, ne comprenant pas très bien, mais à ce moment la cloche sonna et elles durent retourner en classe. Toutes ces questions avaient ramené de douloureux souvenirs, ses parents lui manquaient tant. Elle dut faire un effort surhumain pour retenir ses larmes et aller dans sa salle de classe. Le cours se passa tranquillement, mais à la seconde pause de cinq minutes du matin, elle décida de rester à son bureau et un garçon vint lui parler.

- Salut, moi c'est Alex. Tu vas bien? Je ne veux pas paraître indiscret, mais c'est juste que t'avais l'air vraiment pas bien au retour de la pause.

Elle lui expliqua que certaines filles s'étaient montrées un peu indiscrètes, puis elle lui sourit en lui disant que ça allait. Alex lui proposa alors de passer la pause de l'après-midi avec lui, seul ou avec ses amis si elle voulait, et promit que pas grand monde ne viendrait l'embêter.
Sara remarqua que certaines oreilles traînaient dans la salle de classe, essayant d'écouter ce qui était dit. Les gens se posaient encore plus de questions après sa «fuite» de la pause. Les rumeurs allaient vite.

Sara rentra chez elle et retrouva sa soeur au bord des larmes. Cette dernière lui expliqua aussitôt :

- Un client m'a donné plus d'argent que nécessaire et m'a dit : « Tu me rends toute la monnaie et n'essaie même pas d'en prendre pour toi !». Je lui ai demandé pourquoi il me disait ça et qu'évidemment je ne le ferai pas. Il m'a regardé l'air de dire : «Tu t'es vue? T'as vu d'où tu viens ?» Ça me dépasse qu'en 2017 des gens puissent encore avoir de tels préjugés sur les arabes.

Sara serra sa sœur dans ses bras, muette mais tout aussi révoltée que son aînée.
La jeune fille décida d'appeler ses parents, elle avait besoin de réconfort, mais elle tomba sur le répondeur. Sara n'était pas inquiète, ses parents avaient de grandes responsabilités. Ils la rappelleraient plus tard.

- Mon père est chiant, il est tout le temps sur mon dos, commença Alex pendant la pause de cinq, par exemple il..., le garçon s'interrompit se rendant compte de son erreur.

Il reprit :
- Mince, je suis désolé Sara.
- Tu sais, c'est sûr que j'aimerais bien avoir un père constamment sur mon dos en ce

moment, mais ça ne me dérange pas que tu te plaignes. On est amis et tu ne dois pas seulement endurer ce que moi je te raconte. T'as le droit de te plaindre aussi.

- Mes problèmes sont si insignifiants à côté de ceux que tu as eus.
- Ce n'est pas une compétition, Alex.

Cette discussion rappela à Sara que cela faisait plusieurs jours que ses parents ne l'avaient toujours pas rappelée. La peur et l'inquiétude l'envahirent. Elle essaya de mettre ces sentiments-là de côté et aborda un sujet plus joyeux avec Alex.

Sara s'était bien intégrée parmi les camarades de sa nouvelle classe. Mais elle avait toujours énormément de peine en pensant à son pays d'origine. Le mal du pays. L'énorme vide creusé par l'absence de ses parents et de ses amis. Par l'absence de repère. Elle voulait tant revoir ses parents. Alex l'aidait énormément à combler ce vide. Ils étaient devenus très proches. Ils se voyaient souvent en dehors des cours et il lui permettait d'oublier, un instant, sa vie d'avant.
Alex était au courant d'une partie de son voyage : les diverses frontières traversées, mais pas toutes les difficultés de la route. C'était encore trop dur à raconter pour elle et trop dur à entendre pour lui.

Un soir, Sara alla voir sa sœur à son travail. Au moment où elle rentra dans le bar, plusieurs tête se retournèrent, mais les gens reprirent vite leurs activités. Mais quand elle rejoignit Aisha, un client près d'elles dit à la personne assise à côté de lui d'une voix assez forte pour que tous les gens autour du bar l'entendent :

- L'arabe au bar a demandé à sa complice de venir l'aider pour poser une bombe.

Le gérant du bar réagit au quart de tour :

- Si c'est pour dire des choses du genre, tu peux sortir de mon établissement. Je ne veux pas des gens comme ça ici.

Le client se leva brusquement et s'adressa à Aisha :

- Retourne dans ton pays, si quelqu'un n'a pas sa place ici c'est toi.

Puis, il quitta le bar avec fracas.
Aisha resta pétrifiée sur place. Les clients parlèrent en chuchotant tout en regardant

l'endroit où la scène s'était déroulée. La sœur de Sara lui avait déjà raconté une scène du genre, mais y assister en vrai, c'était autre chose. Sara était tout autant choquée que la moitié des clients du bar.

Le téléphone de Sara sonna. Un numéro syrien était affiché sur l'écran. Enfin. Elle répondit et elle entendit la voix de ses parents pour la première fois depuis plus d'un mois. Le soulagement l'envahit et le poids qui pesait sur elle s'allégea.
Les parents de Sara lui expliquèrent que s'ils n'avaient pas répondu, c'est parce qu'ils avaient dû gérer une crise en Syrie. La guerre commençait à se calmer un peu, les conflits n'étaient pas encore résolus, mais la situation s'apaisait petit à petit. Ils parlèrent encore un moment, histoire de rattraper le temps perdu, puis raccrochèrent. Sara se sentait tellement mieux.

A la fin du trimestre, Sara était contente, elle avait réussi à avoir de très bons résultats à la plupart de ses examens. La jeune fille avait fini par rattraper son retard scolaire et c'était pour elle une énorme fierté. Sara passait de plus en plus de temps avec les camardes de sa nouvelle classe. Et Alex était devenu son meilleur ami. Finalement, elle avait décidé de tout lui raconter, ce qui les avait rapprochés encore plus. Leur amitié était plus solide que jamais.

Sara venait de passer une journée avec Alex quand elle lui annonça qu'elle allait peut-être retourner dans son pays. La situation en Syrie s'était améliorée, ce n'était pas sûr qu'on lui accorde encore une année ici.
Le lendemain, Sara et Aisha se rendirent au bureau de demande d'asile. La jeune fille s'assit sur un siège de la salle d'attente et repensa à tout ce qu'elle avait traversé. Sara avait énormément changé. Elle n'était plus la princesse capricieuse qu'elle était quelques années auparavant. Sara avait appris ce qu'était la pauvreté, la misère et la faim. Elle avait appris à se contenter de ce qu'elle avait. La jeune fille ne savait pas quelle décision finale elle souhaitait. Elle voulait rentrer pour revoir son pays natal et ses parents, mais la Suisse était devenue son deuxième pays, elle avait pris ses marques et elle s'était fait des amis. Alex, par exemple, elle n'avait jamais eu un meilleur ami comme lui et le quitter lui déchirerait le cœur. Aucune des décisions ne serait facile pour la jeune fille. Sara savait que si sa sœur en avait la possibilité, elle rentrerait à Damas. L'aînée ne pouvait supporter le comportement des gens dans son lieu de travail et comment il arrivait qu'on la dévisage dans la rue.
Un homme d'un certain âge arriva dans la salle d'attente et interrompit ainsi le fil de ses pensées. Il les appela. C'était leur tour. Les deux sœurs allaient enfin savoir si elles allaient pouvoir rester en Suisse...

Raconte moi une histoire

d'un nouveau *genre ...*

Les défis de la journée sportive

« Je vis pour le sport, car c'est tout ce que j'ai. Les médicaments ne me sauveront pas et vous non plus. Ma famille ne le sait pas, mais moi je le sais et, pour la première fois, je ne sortirai pas vainqueur. La vie est un combat, ma vie est une épreuve. La différence : la mienne n'a qu'un round, une seule chance pour réussir ou échouer. Une personne qui méritait de réussir cette épreuve a dit : « Chaque humain a ses problèmes, mais seule lui appartient la manière dont il les gère ». Moi je ne gère aucun de mes gestes et c'est là que j'ai compris que j'étais malade. Je ne ressens que trois émotions : le stress, le perfectionnisme et la colère. Ce sont elles qui me contrôlent, voilà pourquoi je ne vois pas la nécessité de vous dévoiler mon nom, car je ne suis simplement pas propriétaire des six lettres qui le composent. Venir vous voir ou, du moins, juste vous écrire, me prouve que je me soucie un minimum de ma personne interne cachée par la chair et la masse musculaire de mon corps. La prochaine épreuve, la journée sportive… »

PS : Sans la connaissance de mes six lettres, à vous maintenant de nommer l'auteur de cet écrit.

PPS : Vous en aviez besoin.

Daniela

Ce qui m'impressionne dans mon métier, c'est que, comparé à d'autres, aucune de mes journées ne se ressemblent. Par exemple, ce matin, après avoir accompli ma routine habituelle et m'être dirigée vers les grandes portes du collège pour enfin atteindre l'unique porte de mon bureau, un sentiment nouveau me submerge en entrant dans mon espace de travail, un sentiment de rangement.
Voyez-vous, je suis une personne ''bordélique'' et, comme toutes les personnes de mon type, mon désordre est mon organisation, alors vous comprenez ma surprise. Un sentiment tel que je suis sortie vérifier que je n'avais pas confondu avec le bureau d'un de mes collègues. « Madame Bertin », lis-je sur le devant de la porte.

Je ne comprends pas, c'est pourtant mon nom. Ma bibliothèque et mes CDs sont classés par ordre alphabétique, mes magazines de mode par saison, mes crayons dans mes pots de la teinte la plus sombre à la plus claire et mon stylo-plume au-dessus de mon ordinateur était posé plus droit que mes traits à la règle.
J'ai soudainement besoin d'écrire, mais de peur de déplacer quelque chose, je n'y touche pas, jusqu'à ce que je remarque ceci : une lettre qui sent la perfection.

Lysandra

Je suis dans le couloir, attendant patiemment mon tour, assise sur une chaise. Il n'y a personne à côté de moi, je suis juste seule. Tout d'un coup, une voix retentit :
- « Lysandra ! C'est à toi ! Tu peux entrer ».
Je rentre dans le bureau de Daniela, la psychologue de l'école. Je m'assois sur la chaise en face de la sienne attendant qu'elle commence à me parler. Elle allume une bougie silencieusement. Et durant ces quelques

secondes, je peux remarquer que son bureau est bien rangé. Tout est droit et propre Cela change du désordre habituel.
- « Alors, Lysandra. Comment vas-tu depuis notre dernière consultation ?
- Plutôt bien. C'est très rare qu'il se passe beaucoup de choses seulement en trois jours.
- Tu as bien raison. Mais tu sais bien que tu dois être suivie, n'est-ce pas ?
- Oui, je le sais, mais j'ai beaucoup de mal à raconter mes problèmes à une inconnue.
- Enfin ! Ça fait quand même deux ans que je suis là pour ton problème d'auto-mutilation, je ne te considère pas comme une inconnue.
- Oui… peut-être.
- Alors, tu sais que c'est demain la journée sportive ! As-tu hâte ?
- Hmm… j'ai peur.
- Pourquoi ?
- J'ai peur que les gens voient mes cicatrices et commencent à me juger.
- As-tu arrêté ?
- *Gloups*, déglutis-je avec difficulté.
- Les médicaments que ton psychiatre t'as donnés ne sont-ils pas suffisants pour te garder émotionnellement stable ?
- À vrai dire, on les a changés ce matin. C'est sûrement pour cela que vous n'êtes pas encore au courant.
- Très bien. Nous verrons s'ils sont assez puissants pour ton état. Tu sais bien que tu dois arrêter, je sais que c'est dur, mais tu peux y arriver.
- Merci.
- Donc, que comptes-tu faire par rapport au regard des autres ?
- Je ne sais pas… J'aurais bien voulu que vous m'aidiez à ce sujet-là.
- Très bien. Tu pourrais mettre un pull fin à manches longues si tu ne te sens pas prête à affronter le ''jugement'' des autres. Mais si tu te sens courageuse pour le faire, tu pourrais essayer de te mettre en t-shirt.
- À vrai dire, je suis perdue.
- Pourquoi ça ?
- Je ne sais pas trop quoi faire. J'ai à la fois envie d'y aller en t-shirt car il fera chaud et je n'ai pas envie d'être la seule en pull, mais je n'ai pas envie que les gens voient mes cicatrices et commencent à me poser des questions là-dessus. Mais être en pull c'est quand même très dérangeant

au niveau de la chaleur et les autres personnes vont tout de même me poser des questions. J'ai deux choix qui s'offrent à moi, mais qui se rapporteront toujours au regard des autres… Que choisiriez-vous à ma place ?
- Je ne peux pas me mettre à ta place même si je comprends cette situation périlleuse que tu vis à l'instant même. Je ne peux pas t'influencer dans ton choix, mais je peux te conseiller en te disant de choisir l'option qui te semble la mieux selon toi et celle dans laquelle tu te sens la plus confiante.
- Très bien, j'ai compris ! Merci de m'avoir conseillée. Au revoir et à demain !
- Au revoir, Lysandra. À demain ! »

William

Je m'appelle William Cooper, mais mes proches m'appellent simplement Will. Quand je dis ''mes proches'', je parle de mes parents. En effet, je n'ai aucun ami, ni aucun frère ou sœur pour m'appeler ainsi.

J'ai 14 ans et je n'ai jamais été un garçon comme les autres. À l'école primaire, pendant les récréations, je préférais de loin rester tranquillement à la bibliothèque en lisant un livre que d'aller jouer au foot avec les autres. Pour une simple raison : j'ai une peur bleue de tout ce qui peut me blesser physiquement.
Je n'ai jamais été très bon à l'école que ce soit en sport, en anglais ou en mathématiques.

Pendant mon temps libre, je ne faisais que lire. Alors un jour, ma mère a décidé de m'inscrire à un sport. N'importe lequel, celui qui me plaisait le plus ou celui qui me déplaisait le moins, mais un sport. Elle voulait que je

fasse autre chose que de rester assis toute la journée, plongé dans ma lecture.
Elle m'a laissé une semaine pour réfléchir au sport que je voulais pratiquer, après quoi elle m'inscrirait au club de son choix.
Au bout de trois jours, j'avais trouvé un sport qui pouvait me plaire : le tir à l'arc.
J'ai eu cette idée en lisant un livre sur les elfes (les grands et beaux elfes, pas les petits lutins ridicules), dont l'arme fétiche est l'arc.

C'est ainsi qu'un mois plus tard, je me suis retrouvé sur une pelouse, sous un soleil éclatant, un arc et une flèche à la main, avec à mes côtés deux autres garçons et une fille, tous d'à peu près mon âge. J'avais alors 8 ans.
Dès le premier cours d'essai, je me suis découvert un talent ; je visais très bien.
« J'adore ce sport ! C'est vraiment génial ! ». C'est ce que j'ai dit à ma mère dans la voiture après ce premier jour. Ma mère n'en croyait pas ses oreilles. J'appréciais autre chose que les livres. Je faisais un sport. Et en plus, j'étais bon.

Le deuxième jour, il ne restait plus que moi et la fille : les deux garçons avaient abandonné. La fille s'appelait Alexandra Grünewald. Et elle a été ma première amie. La première personne à m'appeler Will et non William sans pour autant faire partie de ma famille. Elle était très gentille avec moi et on s'entendait à merveille. Elle aimait les livres tout autant que moi et elle était meilleure que moi au tir à l'arc ce qui m'a poussé, année après année, à essayer de devenir meilleur qu'elle.

Après 4 ans, nous étions devenus les meilleurs amis du monde. Ma vie était merveilleuse. Je ne vivais plus que pour le tir à l'arc et pour Alexandra. Et en un an, on m'a tout enlevé.

Alexandra m'avait aidé à gagner de l'assurance, à être moins distant. Mais quand mon professeur de tir à l'arc m'a annoncé qu'elle avait déménagé loin de chez moi, que je ne la reverrais peut-être plus jamais, que je n'avais même pas pu lui dire au revoir, j'ai fondu en larme. Je me souviens de ce

sentiment horrible d'avoir perdu la seule personne qui me comprenait vraiment.
Néanmoins, grâce à elle et à la confiance en moi qu'elle m'avait aidé à trouver, je me rapprochais, doucement, mais sûrement, des garçons de ma classe.
Mais cette confiance, ainsi que le tir à l'arc, on me les a également retirés.

Un ou deux mois après le déménagement d'Alexandra, j'ai eu un horrible accident. Comme je vous l'ai dit, je suis effrayé par le fait de me blesser, ne serait-ce que de me cogner le coude contre le coin de la table. Alors je préfère ne pas vous parler plus longuement de cet accident.
Toujours est-il que dans cet accident, j'ai perdu mon bras droit. Heureusement pour mes études, je suis gaucher. Par contre, je n'ai plus jamais pu faire de tir à l'arc.

À l'âge de 13 ans, je vous jure qu'il est très difficile de s'intégrer avec un handicap pareil. Les gens me regardaient bizarrement dans les couloirs, comme un fou ou une bête de foire. Ils regardaient mon bras amputé avec dégoût et s'écartaient quand je passais. Et ils le font encore aujourd'hui, c'est peut-être ça le pire.

Maintenant que vous en savez un peu plus sur mon passé, parlons du présent.

Demain, c'est la journée sportive, ma première sans mon bras droit. En effet, mon accident s'est produit quelques semaines après la journée sportive. L'année dernière, ça a déjà été un calvaire pour moi. Le seul sport que j'aime, c'est le tir à l'arc, alors le football ou le basket-ball, très peu pour moi.

Je suis angoissé en pensant à demain et je me pose un millier de questions : ''Qu'est-ce que je vais faire toute la journée si je ne peux pas faire de sport ? Avec qui je vais manger si je n'ai pas d'amis ? Qu'est-ce que vont en penser les gens de ma classe ? Trouveront-ils cela drôle de me voir à la journée sportive, moi qui suis habituellement dispensé des

cours d'éducation physique ?'', etc.

J'ai bien évidement demandé à ma mère si elle pouvait écrire un mot pour que je n'aie pas à y aller, mais manque de bol, elle a un rendez-vous très important pour son travail et je ne peux pas rester seul à la maison, ordre du médecin : je ne suis pas encore assez autonome sans mes deux bras. Du coup, pas le choix : il faut que j'y aille.

Pour me rassurer, j'ai pris rendez-vous avec la psychologue de mon cycle d'orientation : Madame Daniella Bertin.

En arrivant dans la salle d'attente de la psychologue, je vois la porte s'ouvrir et une fille sortir du bureau. Je la connais. Elle s'appelle Lysandra. Elle a toujours des manches longues et prend soin de toujours cacher ses avant-bras. En la voyant sortir du bureau de la psychologue, je crois comprendre ce qu'elle cache sous ses manches. Elle me regarde, détourne le regard et s'éloigne dans le couloir désert.

« William ? Si tu veux bien entrer. » C'est Madame Bertin. Je rentre dans le bureau.
Elle me regarde et dit :
« Alors, William, qu'est-ce qui t'amène dans mon bureau aujourd'hui ? » Ce n'est pas la première fois que je viens, alors elle me connaît assez bien. Je l'aime bien, toujours ce ton calme dans la voix. Je lui réponds :
« Eh bien, je suis inquiet pour demain…
- Ah, la journée sportive. Je vois. Dis-moi ce qui te préoccupe.
- À vrai dire, je me demandais ce que j'allais faire toute la journée… Je vais rester assis à regarder les autres courir en cercle autour du stade ?
- Écoute, William. J'ai trois élèves qui sont dans le même cas que toi, pour diverses raisons. Je leur ai proposé de rester ensemble demain pour se tenir compagnie. Voudrais-tu te joindre à eux ? Normalement, vous mangerez ensemble.
- Pourquoi pas… Après tout, je ne serai pas obligé de leur parler…
- Voyons, mon garçon ! Si je te propose ça, c'est pour que vous appreniez à vous connaître et, qui sait, peut-être deviendrez-vous tous les quatre

amis !
- D’accord, je vais essayer de communiquer alors. Vous serez là ?
- Oui, ne t’inquiète pas. Alors on fait comme ça ! À demain William ! »
Je ne réponds pas. Je sors du bureau et m’éloigne dans le couloir, sans un mot.

Andrew William

J’aimerais rebrousser chemin, mais je ne peux pas. Il est bien trop tard. Voir toutes ces personnes me regarder, tout en chuchotant, me diriger vers le couloir des aides sociales comme si c’était la chose la plus improbable qu’ils aient vu de leur vie, m’énerve. Tout le monde sait ici que je ne suis pas du genre à appeler au secours et encore moins à faire confiance aux gens qui m’entourent. Alors, leur réaction peut me paraître compréhensible et je fais comme si je n’avais rien vu.

C’est le moment, il ne me reste plus qu’à toquer. Trois, c’est le nombre de coups que j’ai donnés. Avant d’être reçu, une question me trotte dans la tête : son bureau est-il dans le même état où je l’ai laissé ? Une voix féminine me demande d’entrer. Ça y est, j’y suis, assis en face d’elle. Elle comprend vite que je ne serai pas le premier à m’exprimer, alors elle prend la parole en commençant par une pointe d’humour :
- « Bien, tu sais très bien écrire, tu ranges sans qu’on te le demande et tu es sportif. Tu ferais un excellent assistant ! »
Je ne réponds pas.
- « Enfin bref, quel sport pratiques-tu et depuis combien de temps ?
- Je suis boxeur depuis mes six ans.
- Cela fait donc huit ans, très impressionnant. Pourquoi donnes-tu autant d’importance à cette activité sportive ?
- Parce que ce n’est PAS qu’une ‘‘simple activité sportive’’ , toute ma vie est représentée par ce sport ! »

La colère monte. Je serre ma chaîne le plus fort possible, chose qu'elle remarque.
« Je n'ai pas besoin de le dire, il suffit de la voir pour comprendre. **»** J'ai arrêté de l'écouter jusqu'à ce qu'elle dise…
- « Lors de la journée sportive, tu seras accompagné de trois autres élèves, qui, comme toi, ne supportent pas l'idée d'y participer. Je serai comme votre coach de la journée.
- Je n'ai pas besoin de soutien ».
La présence d'autres ne fera qu'empirer mon cas. Sur le ring, je n'ai pas de coéquipier, seulement des adversaires, que j'ai l'habitude de vaincre, c'est tout. Je ne supporterai ni faute, ni défaite, chose qui risque certainement d'arriver en ayant une équipe. Mais cette Madame Bertin est une bonne joueuse…
- « Serais-tu en train de décliner un défi ? »
Elle vient de me prendre par les tripes, sachant que je ne peux pas refuser.
- « Non, je serai là ».
Avant que je me lève pour partir, Madame Bertin rajoute :
- « Comme tu peux le voir, mon bureau est toujours aussi bien rangé.
- Non, le stylo-plume sur votre bureau n'est pas droit ».
Je saisis ce stylo et écris A.N.D.R.E.W avec.
- « Ce sont mes six lettres », dis-je avant de réellement sortir cette fois.

Iris

« N'oubliez pas votre tenue de sport pour la journée sportive de demain ! »
À peine ces mots prononcés par ma professeure principale que tout le monde rangeait déjà ses affaires bruyamment en parlant de l'événement du lendemain : la journée sportive ! Cette journée a pour but de se rassembler et de faire de nouvelles connaissances tout en s'entraidant en équipe. Saut en hauteur et en longueur, lancer de poids, course et j'en

passe, sont au programme.
Je suis nerveuse, mais d'après mes parents, je suis comme tous les autres : une adolescente. Je suis brune aux yeux bleus, petit nez avec taches de rousseurs et de taille moyenne. Seulement, ce n'est que l'avis très ''objectif'' de mes deux parents poules. Car oui, tout ce que je viens de citer n'est là que leur regard. N'ayant moi-même jamais pu me voir dans un miroir ou quoi que ce soit de mes propres yeux, je ne pourrai pas m'attarder sur mon apparence physique.
Le stress commence donc à monter car le fait d'aller dans une école publique me mettait dans la situation où je suis réduite, pour tous les élèves de cette école, à une simple aveugle. Des fois, j'ai l'impression que je n'ai rien à faire là et que je ferais mieux d'aller dans un établissement spécialisé, mais non, j'ai été choisie pour un programme d'intégration et me voilà à paniquer toute seule alors que tout le monde est déjà parti depuis longtemps.
Heureusement, il y a une chose qui me réconforte. C'est la psychologue, Daniella Bertin. Elle travaille tous les jours jusqu'à 17 heures et j'en profite donc pour aller la voir. Un pas après l'autre, avec l'aide de ma ''fameuse'' canne blanche. Je longe tranquillement le couloir et, arrivée devant la deuxième porte à droite, je m'arrête. Trois petits coups et un « Entrez » retentit.

Je pousse le battant et dis :
- « Bonjour Madame Bertin, auriez-vous cinq minutes ?
- Oui, bien sûr Iris, entre ! »
Je passe le pas de la porte et trouve immédiatement la chaise en face de la psychologue.
- « Que se passe-t-il ? me questionne-t-elle.
- Je suis nerveuse car la journée sportive est demain et mes parents et professeurs tiennent absolument à ce que j'y participe. Je préférerais rester sur un banc. Est-ce possible ? » lui demande-je.
- « Je pense que tu as tort, tu devrais vraiment y participer, m'encourage-t-elle. Tu penses être la seule dans cette situation, mais détrompe-toi ! Je viens d'avoir une idée, ajoute-t-elle. Je pense à trois autres personnes qui auraient besoin de soutien comme toi pour demain. Je propose que vous

fassiez équipe. Je suis sûre que le fait d'unir vos forces vous rendra plus forts. Qu'en dis-tu ? »
J'hésite un instant avant de déclarer :
- « Je veux bien essayer, j'imagine que ça ne me fera pas de mal !
- J'aime ton état d'esprit, raille la psychologue. Je vais les informer et vous pourrez faire connaissance demain ».
Comme je n'ai plus rien à dire, je la salue et vais jusqu'au parking rejoindre ma mère. À peine ai-je le temps de m'asseoir dans la voiture que déjà des interrogations fusent :
- « Mais que faisais-tu ? Je t'attends depuis au moins cinq minutes !
- Désolée, Maman, dis-je simplement, j'avais un truc à faire ».
J'adore mes parents, mais le fait qu'ils me couvent tout le temps m'agace de plus en plus. Ils veulent me traiter comme si tout était normal alors que ça ne l'est pas. Franchement, ce n'est vraiment pas courant de voir une aveugle à l'école publique et surtout à une journée sportive. Mais bon, c'est comme ça et je vais devoir faire avec.

Lysandra

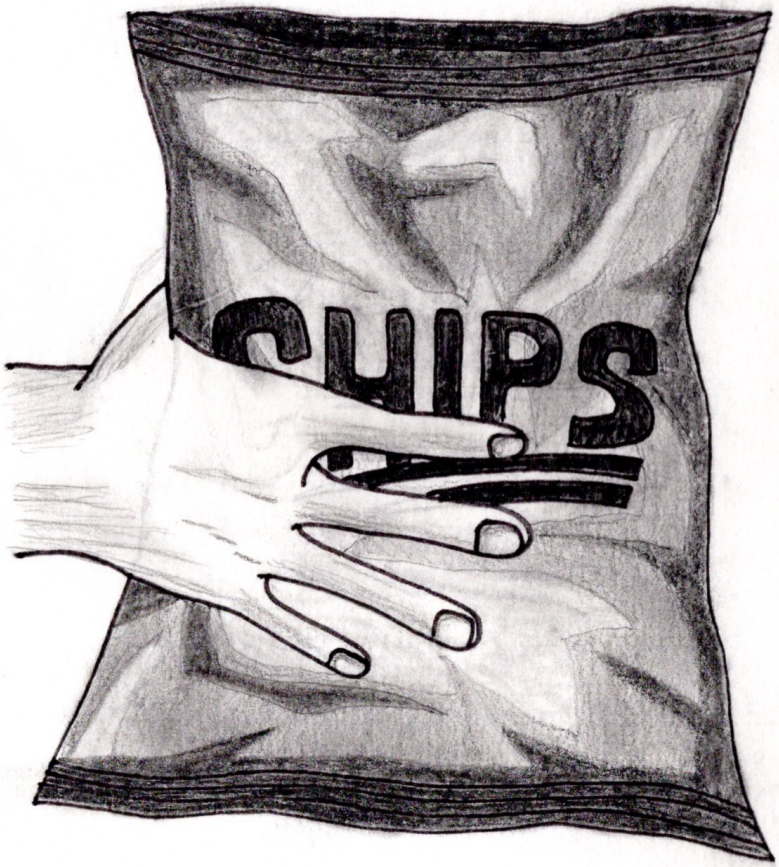
Je viens de rentrer des cours et je m'allonge sur mon lit en repensant à la discussion que j'ai eue avec la psychologue. « Au lieu de les cacher, arrête ça ». Ses mots ne font que de résonner dans mon crâne. Suis-je vraiment condamnée à me scarifier ? Ou un jour pourrai-je devenir libre sans ces fichus chagrins ? Tout d'un coup, ma pupille grossit à la vue du cutter. Je mets une de mes musiques favorites et commence à prendre ce cutter, puis je me raidis lorsque les paroles de la psychologue me reviennent en tête. Non, je ne dois pas le faire, je dois arrêter. Je m'endors peu après ces phrases.
Au petit matin : « Woo, il est déjà 7h ?! »
En mangeant mon petit-déjeuner, je me souviens du rêve que j'ai fait : j'ai rêvé que j'étais en t-shirt et tout se passait bien jusqu'à ce que je voie une lame par terre et je n'arrivais pas à y résister. Tout le monde me regardait

bizarrement et tout d'un coup 4 ombres sont venues près de moi alors que tous les autres essayaient de s'éloigner le plus possible de moi. Ces 4 ombres me tendaient toutes une main. Et ensuite, je me suis réveillée. Bizarre, comme rêve…
Après avoir fini de me préparer, je sors de mon appartement portant un pull très fin à manches longues. Je n'ai pas eu assez de courage pour faire face à mes propres tortures. J'arrive au centre sportif, là où a lieu la journée sportive. Je sens mon cœur louper un battement ne voyant pas la psychologue. Je commence à me nourrir d'anxiété lorsque tout d'un coup, je sens une main sur mon épaule.
- « Je suis contente que tu sois venue, je te présente William ».
Un silence gênant pèse depuis les derniers sons de la psychologue. Je n'ose rien dire. William non plus. J'intercepte juste un léger son qui semble vouloir dire « salut ». Je ne réponds pas, je fais juste un geste pour lui montrer que je l'ai entendu. Il sursaute face à mon geste. Je ne comprends pas pourquoi il a fait ça, donc je suis doublement plus surprise et plus gênée. Madame Bertin remarquant cela, regarde autour d'elle pour nous parler de quelque chose et son visage s'illumine lorsqu'elle voit un garçon s'approcher de nous. Il a l'air confiant.
- « Ah, Andrew, tu es là ! Comment vas-tu ? » dit Madame Bertin.
- « Bien merci », dit Andrew avec un ton neutre.
- « Je te présente William, Lysandra et Iris !
- « Salut », dit-il sans grand enthousiasme. William lui répond, mais comme avec celui-ci je ne lui réponds pas. Je ne sais pas pourquoi, mais sa personne m'intimide.
Iris, je l'ai déjà vue dans les couloirs et beaucoup de gens en parlent comme la fille aux yeux morts. Je n'ai jamais compris pourquoi les gens l'appelaient comme ça jusqu'à ce que je sache qu'elle est aveugle.
- « Comment vas-tu ? » demande Madame Bertin en s'adressant à Iris.
- « Plutôt bien merci », répond Iris avec une lueur de joie. Elle a l'air contente d'être ici, mais je sens aussi un stress en elle. C'est sûrement pour ça qu'elle est avec nous. Chacun se présente et on entend une voix au micro nous indiquant d'aller au terrain de football. La psychologue nous laisse aller tout seuls.
On se retrouve tous les quatre. Presque instantanément, Andrew vient

aider Iris à se déplacer. Et William se joint à eux. Je ne sais pas trop quoi faire, je me sens un peu inutile. Donc je me charge de donner les directions pour aller à l'endroit escompté. Nous y sommes.
On entend un monsieur parler au micro pour donner les instructions : les classes 11b, 13a, 15c et 10d restent ici, les autres vont au terrain de basket-ball.
- « Est-ce-que quelqu'un doit aller à l'autre terrain ou tout le monde reste ? » demande-je.
- « Je reste ici », dit Andrew.
- « Moi aussi ! » renchérit Iris.
- « Ah bah tout le monde reste, c'est super ! »
On commence une partie de football et on est tous dans la même équipe. Il y a William et Iris qui sont assis sur le banc écoutant le match. Je me prépare à aller la voir mais Andrew va la voir plus rapidement. Je les regarde. Quelques minutes plus tard je les vois en train de rigoler. Je suis contente pour eux, ils se sont bien trouvés. Quant à William, il continue à regarder le match sans grand enthousiasme et parfois avec peur du ballon ou des joueurs bruts. Il n'aime pas ça ? À la fin du match, je lui demande :
- « Tu n'aimes pas jouer au foot ?
- « Ah… euh non, je préfère lire », dit-il confus.
- « T'as peur quand je te parle ou quoi ? » dis-je sur un ton agressif. Mince. Le peu que je parle, je parle mal… ça commence bien. Je le vois, il me regarde bizarrement puis il se met à ricaner.
- « Haha, je ne m'attendais juste pas à ce que tu me parles ».
On se met à discuter jusqu'à l'arrivée d'Iris et d'Andrew.
- « On va manger ? J'ai faim », dit Iris.
Tout le monde lui répond positivement ! Andrew aide Iris à marcher jusqu'à trouver un endroit paisible pour manger car il est déjà 11h30 et on a très faim.
- « Là ! »
Andrew trouve un endroit très sympa, à l'ombre, avec très peu de gens.
- « Parfait, on s'assoit ? » dit William.
- « Oui ! »
On s'assoit et on commence à sortir nos sandwichs.

William

Avant de sortir mon pique-nique, j'observe mes camarades. Lysandra a l'air vraiment sympa. J'ai réussi à tenir une courte discussion suivie avec elle, c'est un début. Par contre, j'ai peur de ne pas savoir comment communiquer avec Iris. Elle est aveugle, on ne peut donc communiquer que par la voix avec elle. Petit problème : je ne suis pas bavard du tout. Même problème avec Andrew : il a l'air très à l'aise, très éloquent. Tout le contraire de moi.
Je soupire doucement.
J'ouvre l'emballage de mon sandwich, le sors et le fais tomber dans une flaque d'eau sans faire exprès. Pas facile avec un seul bras. Moi qui voulais me faire tout petit, c'est raté. Lysandra et Andrew se tournent vers moi et Iris demande :
- « C'était quoi ce bruit ? Quelque chose est tombé dans une flaque d'eau ? »
Avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, Andrew lui répond :
- « Ouais, c'était le sandwich de William.
- Oh mince, ça c'est vraiment pas de bol ! » dit Iris. « Attends, je crois que j'en ai un autre que je ne vais sûrement pas manger.
- Oh non, c'est vraiment pas la peine ! », réplique-je, gêné.
- « Non, vraiment, j'insiste ! Tiens, mange ! »
Je prends le sandwich. Il a l'air meilleur que le mien. C'est alors que je vois une main me tendre un paquet de chips. C'est Andrew : « T'en veux ? » Avant de lui répondre, je regarde le paquet. Ce sont des chips nature. Je lui réponds :
- « Ah, heu, non merci, ça va aller…
- T'es sûr ? Il n'y en aura plus après !



- Oui, oui, merci… Je n'ai pas très faim de toute façon.
- Bizarre. Mais bon comme tu veux ».
En réalité, j'ai très envie de manger quelques chips, mais je n'ose pas. Iris m'a déjà donné un sandwich, je ne vais pas leur prendre toute leur nourriture non plus.
Nous mangeons un moment en silence. Après quelques minutes de blanc, Andrew commence à parler :
- « Vous avez des frères et sœurs ? », demande-t-il. « Moi, personnellement, j'ai deux petites sœurs et un petit frère. Je vous raconte même pas la galère.
- Moi, j'ai une grande sœur, mais elle ne vit plus chez moi », répond Lysandra. « Elle est à l'étranger pour améliorer son anglais.
- Oh, ça c'est cool ! », s'exclame Iris. « Elle a quel âge ?
- 22 ans », lui répond Lysandra.
- « Moi j'ai une petite sœur de 4 ans », continue Iris. « Elle vient d'entrer à l'école primaire. Et toi Will ? »

Super. Je déteste parler, encore plus de moi. Mais je réponds tout de même :
- « N…non, je n'ai aucun frère et sœur. Je suis fils unique ». Je ne dis plus rien, mais les autres non plus, comme s'ils s'attendaient à ce que je parle un peu plus. Comprenant que je ne dirai plus rien, Andrew m'interroge :
- « Bah alors, William ? T'es pas très bavard, dis donc ! En fait, on peut t'appeler Will ?
- Hein ? »
Et là, c'est la panique. Je ne m'y attendais pas du tout. Dès que j'entends ce nom, je repense à Elle. À part de la bouche de mes parents, cela faisait un bon bout de temps que je n'avais pas entendu ce surnom. Will. Je ne sais pas quoi répondre. Je sens mes joues en feu.
- « Histoire de ne pas se confondre, vu que certains m'appellent aussi William.
- Heu… »
Heureusement, je suis sauvé par la voix de l'homme qui retentit à nouveau :
« La pause de midi est finie. Veuillez rejoindre le centre du terrain de foot *».*

Andrew William

Cette journée sportive risque d'être compliquée, car comme je le dis souvent : « aux risques et périls de ceux qui tenteront de me prendre la première place ».
J'aime tout ce qui concerne le sport, mais ceux en équipe me posent problème, car rien ne protégera mon équipe de mes crises causées par une simple balle perdue, une autre mal rattrapée ou, pire encore, une défaite. Dans ce cas là, c'est sûr, tout le monde y passera.
Un défi ne se refuse pas, point. Fuir n'est pas une option, mais affronter ses peurs est une obligation. Alors maintenant que je me suis engagé, il faut que je termine ce que j'ai commencé.

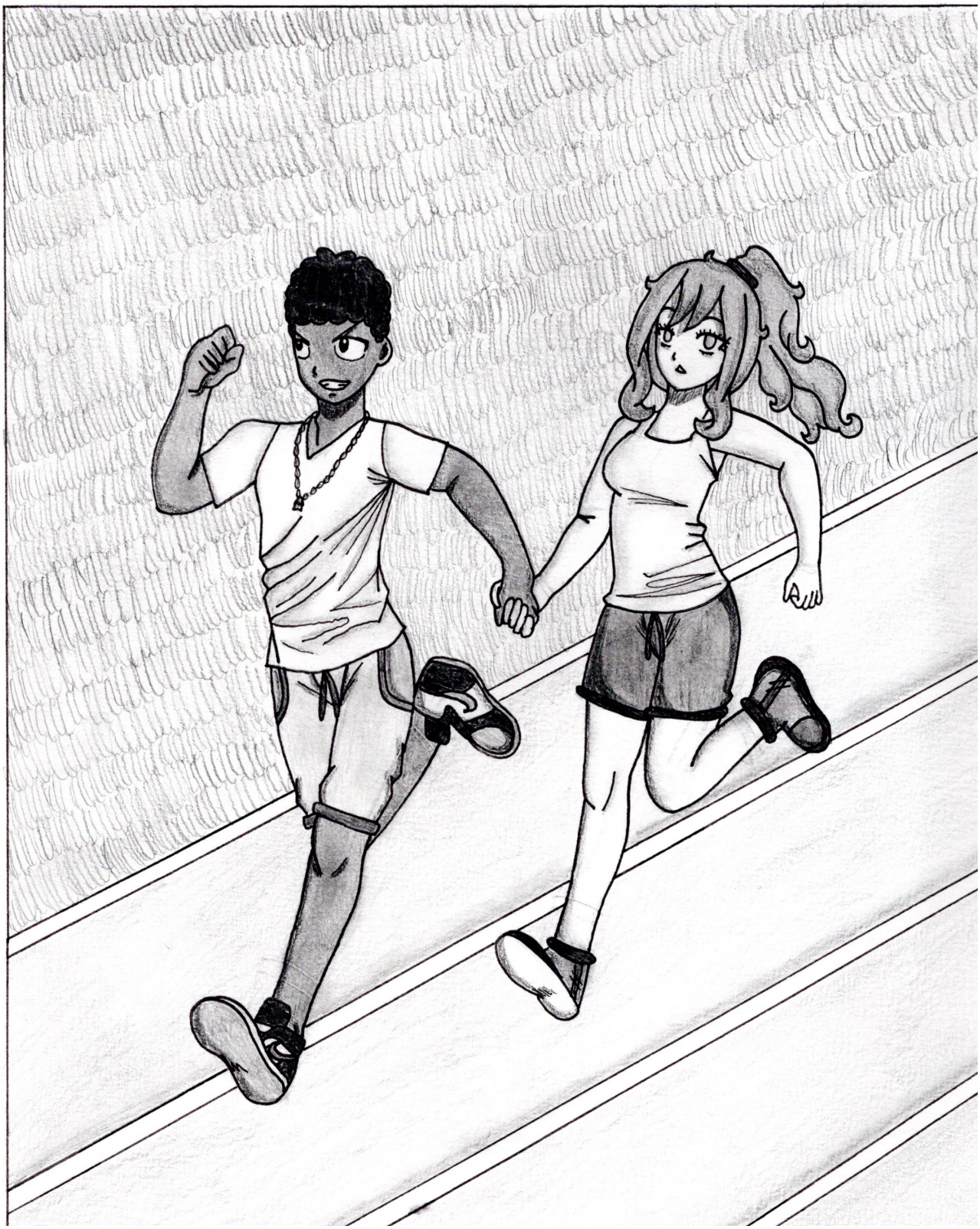
Arrivé au lieu de rendez-vous, je repère vite mon groupe et dès qu'Iris nous rejoint, Madame Bertin prend directement la parole :
- « Bien, puisque tout le monde est là, bonjour à vous quatre ! ... heureux...ensemble...commençons par... »
Je dois avouer que j'ai complètement abandonné son discours et me suis concentré sur ma musique, car j'avais toujours mes écouteurs, mes Airpods pour être précis. Je marmonnais des paroles comme « ching chang lala je double...». Mais au moment du fameux « lever de jambe » de ''Chilly'', je sens non un, mais quatre regards dans ma direction... Ma réponse est simple :
- « Quoi ? », dis-je avec un ton tout sauf crédible.
Histoire de pouvoir communiquer sans souci, Madame Bertin me fait signe de retirer mes « hauts parleurs de grande valeur », afin de l'écouter entièrement cette fois-ci.
- « Moi c'est Andrew William, mais on ne m'appelle jamais par les deux, alors faites un choix. »

Je fais donc la connaissance de Lysandra, William et Iris, des personnes que j'ai sûrement croisées dans les couloirs. Je n'ai pas pour habitude d'aller vers les gens, c'est plutôt l'inverse. Iris a des yeux si impressionnants, que si j'avais su dessiner, j'aurais pris un malin plaisir à les représenter sur une feuille blanche. Mais comme ce n'est pas le cas, je me contente, dieu merci, de les admirer à la fois aussi pour elle qui ne peut pas faire de même. Je m'approche d'elle et lui dis :
- « Je t'aiderai. À partir de maintenant, je suis tes yeux. »
Je remarque que mes mots la touchent. Mon premier sourire de la journée, c'est bon signe.
Partager la journée avec eux n'a pas été désagréable. J'ai été nommé capitaine. Le fait qu'ils m'aient fait confiance m'a touché, ce qui m'a moi-même étonné. J'ai évité le pire toute la journée, mais évidemment, ça n'a pas pu durer car le prof de sport a décidé de dépasser les limites en traitant MON équipe ''d'incompétente''. Venant de lui je n'ai pas supporté et j'ai juste eu le temps de rediriger mon poing vers le mur avant de m'emporter contre lui. Mais quand je m'apprête à frapper, trois mains me l'empoignent, desserrent mon poing et me le referment autour de ma

chaîne. « Je n’as pas besoin de le dire, il suffit de la voir pour comprendre ». Ils ont compris, Iris aussi, à sa manière.

Iris

Je suis arrivée dernière, accompagnée, bien évidemment, de ma mère. Après plusieurs « Ne t’inquiète pas maman, à ce soir », j’ai enfin pu rejoindre mon groupe. Tranquillement, le stade de foot s'est rempli de gens enthousiastes et la journée a pu commencer. Tout le monde participait plus ou moins. Andrew m'avait déclaré : « Je serai tes yeux » et cette marque d'amitié naissante m'avait soulagée de mes angoisses. Seulement, les activités vont bientôt reprendre leur cours et mes doutes refont surface. Cette après-midi, c'est le cross et je n'ai jamais couru de ma courte vie. Je reste assise par terre en espérant qu'on oublie ma présence. Plusieurs minutes passent avant qu'une voix retentisse au niveau de mon visage.
-« Allez, debout, il est temps d'aller courir. »
À peine Andrew a-t-il prononcé ces mots que déjà deux mains me tirent vers le haut. Il me guide doucement et s'arrête à ce qui doit être la ligne de départ. Au signal de départ, nous partons tranquillement. Heureusement, la piste est droite et bifurque légèrement à chaque coin du terrain. De plus en plus, nous prenons de la vitesse. J'ai soudain l'impression que la vue est secondaire et qu'il ne suffit que d'une paire de jambes pour vivre. Ce sentiment est incroyable. Décoller du sol pendant une fraction de seconde est inouï. Je ne vois pas le temps passer. La course se finit aussi vite qu'elle a commencé. Après avoir repris mon souffle, je me tourne vers ‘‘mes yeux’’ qui me tient toujours la main et lui dit :
- « C'était génial, merci d'avoir été là pour moi.
- De rien. C'était vraiment une bonne expérience. Nous n'avons pas gagné, mais l'objectif aujourd'hui était de se dépasser et je pense que nous l'avons atteint. »
C'est terminé. Je suis vraiment fière de moi. Finalement, nous y sommes arrivés.



Daniela

Un mois plus tard.
Je regarde attentivement les quatre personnes rassemblées autour de moi. Je leur ai donné rendez-vous dans mon bureau pour faire le point. Je m'étais donné comme mission de les aider à évoluer grâce au travail d'équipe, notamment à la journée sportive et leur avis m'est très cher.
« Alors, commençons par toi Iris. Que peux-tu nous dire de ta collaboration avec ces trois personnes présentes ? »
- « J'ai adoré faire équipe avec eux, répond-elle aussitôt. Je pensais impossible le fait de courir, mais grâce à Andrew, je me pensais capable de tout. Je te remercie du fond du cœur pour tout le soutien que tu m'as apporté ainsi que tes yeux pour participer au cross. »
Touché par ces propos, Andrew prend le relais et déclare :
- « Pour moi, cette journée a été bénéfique au niveau de mes émotions. Iris, tu es une belle preuve de force. Tu restes calme dans toutes les situations. Jamais de violence ni de mot plus haut que l'autre. J'ai énormément appris de toi et de Will, mon pote. Tu vaux vraiment la peine d'être connu. T'es un mec bien.
- Merci beaucoup, dit à son tour Will. Avant j'étais très solitaire, mais maintenant que je vous connais, je me sens entouré par des amis et je me rends compte à quel point ça manquait à ma vie. »
Finalement, tout le monde se tourne vers Lysandra et attend patiemment qu'elle trouve ses mots :
- « Vous aussi, vous m'avez appris quelque chose de très important prononce-t-elle. C'est la parole. J'ai enfin osé dire à mes parents que j'en avais marre qu'ils se disputent tout le temps. Cela m'a enlevé un énorme poids des épaules et cette déclaration m'a fait subitement cesser de me scarifier.
- Je suis tellement fière de vous tous, dis-je avec émotion. Vous prouvez à tout le monde que vous êtes forts et encore plus ensemble. Il est maintenant temps pour moi de vous annoncer qu'on m'a proposé un nouveau poste dans une autre école et que je l'ai accepté. Je l'accepte parce que je vois que vous n'avez plus besoin de moi. Vous n'êtes pas les seuls à être venus me voir, mais vous avez beaucoup compté pour moi. »

Tous comprennent immédiatement ma décision. Ils ne la contestent même pas, ce qui me soulage beaucoup et montre une fois de plus leur grande maturité. Je leur dis au revoir et les regarde s’éloigner en rigolant. C’est une belle image que je vais retenir d’eux.